

**In tlahtolli ka
itech in yolotli
ipa tonemilis,
kiitowa aki
tehwan wan
ken
titlatlamati**

[illegible]

EN GUISE DE FÊTE – Anne Hebert

In tonalli petlantika
In tonalli petlantika
In tlaltikpak yoltentok
wan yewaltik in xochikaltenko

on xotlalti
ome tlawilli
ome tlitlawilli
keni ome kostikxochitl

in tonali palantika
tlayowal tlawiltin
ome pilinkaxochitl
itla in istakteposmeh teopantsi

in tlaltipak
kuenkatlamahtsikahtok
in mihkameh ik itlampa
tlen yoltikati ik pani

in mihkameh nechpanitakeh
in tlaltipak
kuenkatlamahtsikahtok
in mihkameh ik itlampa
in iyetlikolistli ik pani

in mihkameh nech mosiwi
tlen yoltikati nechmiktia

on xotlalti
ome weweyokaxochimeh
onika noixelolowa
ipan nomawa
ken atimeh

Wan onimitoti
imin xayakamotsolwa in
kuamimikiani
itenko noixayo
keni oyini se ilwitl

El sol esta brillando
El sol esta brillando
El mundo es completo
Y redondo el jardín

Encendí
Dos velas
Dos fuegos de cera
Como dos flores amarillas

El día se esta pudriendo
luces nocturnas,
dos flores marchitas
a las blancas varillas de iglesia

El mundo esta en orden
Los muertos por debajo
Los vivos por encima

Los muertos me visitan
El mundo está en orden
Los muertos por debajo
La vida por encima

Los muertos me aburren
Los vivos me matan

Encendí
Dos flores temblorosas
Tome mis ojos
En mis manos
Como piedras de agua

Y baile
Los gestos de los locos
Alrededor de mis lagrimas
Como si fuera una fiesta

Le soleil luit
Le soleil luit
Le monde est complet
Et rond le jardin.

J'ai allumé
Deux chandelles
Deux feux de cire
Comme deux fleurs jaunes.

Le jour pourrit
Les feux de nuit,
Deux fleurs fanées,
Aux blanches tiges d'église ;

Le monde est en ordre
Les morts dessous
Les vivants dessus.

Les morts me visitent
Le monde est en ordre
Les morts dessous
Les vivants dessus.

Les morts m'ennuient
Les vivants me tuent.

J'ai allumé
Deux fleurs tremblantes,
J'ai pris mes yeux
Dans mes mains
Comme des pierres d'eau

Et j'ai dansé
Les gestes des fous
Autour de mes larmes
En guise de fête.

MAPACHE – Vir Andres Hera

Une enfance habitée par une inquiétude incessante, remplie d'odeurs de briques d'adobe mouillées et de l'incapacité de s'exprimer, ma mère décrit ainsi son enfance. Presque benjamine, elle avait seulement un plus jeune frère, et elle peinait à trouver sa place dans sa fratrie de treize, selon ses souvenirs, elle n'a pas réussi à énoncer des mots jusqu'à très tard dans son enfance. L'exode rural, dans les années 60, a saigné maintes familles dont la jeunesse est partie vers les grandes villes mexicaines et états-uniennes afin de trouver un avenir moins rude.

Beaucoup de mes oncles et mes tantes habitent à Mexico et ont la chance de pouvoir venir se ressourcer à la campagne quand ils sont en manque cruel de vert ou quand les angoisses de la ville les asphyxient, mais seule ma mère, devenue une des irréductibles du village, continue d'y habiter à l'année, elle est la seule à ne jamais avoir quitté Yauhquemehcan. Ces temps-ci, une nouvelle angoisse se répand chez toutes les 5 générations de ma famille, celle du départ de ma grand-mère.

Ma grand-mère est allée à l'école seulement jusqu'en CE1, mais elle a exercé un éventail d'activités, comme plein d'autres femmes à l'époque : couturière et lavandière, elle allait jusqu'à vendre des sandwiches à l'heure de la récré pour les enfants de l'école voisine pour apporter un peu d'argent. Mon grand-père était cheminot lorsque les trains de passagers étaient encore monnaie courante, ensemble ils

formaient le couple classique de l'imaginaire rural mexicain, ils auraient pu être des personnages *rulfiens*.

Au cours de mon enfance, les ambitions néolibérales ont inondé le Mexique jusqu'à dans les combles des demeures et dans les rêves des petits *escuincles*, cela a eu comme conséquence l'occultation progressive de notre humble maison au profit des électroménagers et des meubles produits à la chaîne. Je me souviens encore de nourrir les moutons, les poules et les cochons qui habitaient parmi nous avant que le potager soit goudronné et que les animaux sautent.

Symbole de beaucoup de familles pauvres, notre maison est construite en *adobe*, ces petites briques en terre cuite dont la tradition perdure depuis des temps immémoriaux. Ma mère m'a décrit ce dont elle se rappelle de l'ancienne maison, surtout de la cuisine. Le sol était de terre battue et on devait le balayer avec de l'eau tous les jours pour éviter de s'empoussiérer.

Dans le coin de la cuisine étaient disposés des pavés de pierre volcanique en quinconce, formant une petite tour appelée le *tlecuil*, l'équivalent préhispanique de la gazinière utilisé avant l'arrivée des espagnols. Dans le creux formé par les pierres on chauffe avec des petites buches ou des feuilles d'agave mortes qui influent sur le goût des aliments. Le tout était couronné par un *comal* en terre cuite, une grande poêle destinée à faire cuire des *tortillas* et d'autres mets.

Pendues directement sur les murs, tel un accrochage d'art conceptuel, des gigantesques casseroles orangées et noirâtres occupent un mur entier. Ces dernières occupent deux fonctions essentielles, d'un côté, elles servent à préparer le *nixtamalli* ou maïs nixtamalisé, une préparation qui sert à libérer les nutriments et protéines dans les graines. La deuxième fonction hante encore ma mère, celle d'une douche froide à la chaîne de tous les petits, rituel qui se déroulait tous les jours et qui, avec du recul, lui apparaît comme un triste souvenir de leur condition de vie à l'époque.

Ce matin, lorsque Mme. *Sehnsucht* est venue frapper à ma porte, je l'ai chassée en conjurant un autre souvenir d'enfance de ma mère. Je revois Lourdès traverser en courant le jardin, cognant avec ses bras la *troje*, ce petit silo en pierre jointé où l'on stocke les graines. En se déplaçant, son sac à dos qui fait presque la moitié de sa taille semble être plein à craquer. Arrivée sur la cour de l'école, elle s'installe devant la fontaine d'eau et ouvre son sac pour libérer un *mapache* : un raton-laveur qui est aussi son animal de compagnie.

Les autres filles se réunissent autour du raton pour le caresser et ensuite lui donner des pommes, des petites papayes, des *tunas* (figues de barbarie) et autres, pour qu'il les rince et les « lave » sous le filet d'eau. Le *mapache* de ma mère est un élève de plus, pendant les cours, il reste sage, lorsqu'on lui met une paire de lunettes ça lui donne un air d'intellectuel. Il apprend, comme tous les autres petits,

l'orographie et la toponymie, et se redresse en fascination lorsque l'institutrice fait une dictée.

Au tomber de la nuit, la famille se retrouve autour d'une table sombre, ma grand-mère moule des haricots à l'aide de son *metate*, pendant que les sœurs les plus âgées enlèvent les épines des *nopales*, ces cactus qui iront dans la soupe des *tlatlapas*. La petite fille qui est ma mère boit une infusion au *muitle*, ou *justicia spicigera*, une feuille désintoxiquante qui se transforme d'un vert fade, crue, vers un violet intense, en tisane.

Son regard se perd dans un orifice qui traverse une fenêtre, *Tlálloc* a grondé tellement fort cet après-midi-là que les billes de grêle se sont impactées sur le verre créant un trou, il a fallu que le grand-père remette une couche de mastic vert pour remplacer le verre. Les petits sandwichs que grand-mère devait vendre le lendemain étaient posés sur le rebord de la fenêtre et ont pris l'eau. *!Así no los vamos a poder vender, canijo Tlálloc!* (On ne pourra plus les vendre, méchant Tlaloc !). Le raton laveur est par terre et les lueurs des bougies se reflètent sur ses yeux à moitié endormis.

Pour certains membres de ma famille, le départ de ma grand-mère signifiera, du moins dans la psyché, un déracinement abrupt, la fin d'un certain rapport à la terre et la fin d'un monde. Pour les exilés, de force ou non, nous avons encore la possibilité de regarder la fille et son raton-laveur à travers l'ouverture de la fenêtre, elle annonce le futur.

PETITS PAINS POUR LES TRANS-TERRÉ·E·S – Vir Andres Hera

Dans son élaboration il y a des ingrédients européens et autochtones précolombiens, dont le pulqué, une boisson naturelle extraite des cactus agaves, et dont la consommation est millénaire et rituelle. J'ai été étonné que l'on puisse trouver cette boisson à Montréal, mais à ma grande surprise, les boutiques mexicaines en vendent. Alors, ce soir vous en dégusterez.

Ce petit pain pour les transterré·e·s se mangera une première fois par vous, grâce à vos corps de chair et d'os, ici, à Montréal, mais l'esprit du pain sera apprécié une deuxième fois par les êtres qui ne sont pas (ou plus) parmi nous, ce soir : les mort·e·s, les disparu·e·s, les esprits d'autres dimensions, les ordinateurs des années 90, les poétesses, les aïeux·les, les langues mortes.

Pour toutes les transterré·e·s, à savoir ceullex qui doivent quitter un territoire, imaginaire ou réel : un amour, un *bled*, l'intramuros, un·e amant·e, une maison, un·e ami·e, un vice. Ce petit pain de transterré·e·s confort vous apportera.

Vous n'êtes pas du tout obligé·e·s de le manger à ce jour, vous pouvez le garder en tant qu'amulette, il vous aidera peut-être à récupérer votre calme en cas de tremblement de terre, de violence homophobe ou autre, de glissade sur la neige fraîche.